

TRAHISON

www.dammes-lelivre.fr

Photographie de couverture : Carrie Schechter
Suivi éditorial : Florence Barrau

Ouvrage publié originellement par les éditions Delacorte Press,
une marque de Random House Children's Books,
une division de Random House, Inc. New York,

sous le titre :

Unforgiven

© 2015, Tinderbox Books, LLC et Lauren Kate
© Bayard Éditions, 2016, pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-4500-1
Dépôt légal : juin 2016
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

Lauren Kate

TRAHISON



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Marie Carrière

bayard

Pour les rêveurs.

*«Serpents qui rampent dans mon esprit
Cherchant à pardonner tes crimes.
Chacun change – juste à temps
Pourvu que cette fois,
Il change.»*



Sharon Van Etten, Extrait de l'album *Tramp*

PROLOGUE

Ne nous séparez jamais



Les bottes de Cam touchèrent la corniche de la vieille église, sous un ciel froid et étoilé. Il replia ses ailes et contempla le paysage. De longs filaments de mousse, couleur de neige sous le clair de lune, pendaient, telles des stalactites, aux branches des arbres centenaires. Des bâtiments en parpaings encadraient un terrain envahi d'herbes folles et quelques jardins vermoulus. Venu de la mer, le vent bruissait.

Vacances d'hiver à Sword & Cross. Pas une âme sur le campus. Que faisait-il ici ?

Il était un peu plus de minuit et Cam venait d'arriver de Troie. Il avait voyagé sans repères, guidé par une force

inconnue. Il se mit à fredonner un air qu'il s'efforçait d'oublier depuis plusieurs milliers d'années. Peut-être était-il revenu ici parce que c'était l'endroit où les anges déchus avaient retrouvé Luce dans sa dernière vie maudite, au cours de sa trois cent vingt-quatrième réincarnation – et la trois cent vingt-quatrième fois qu'anges et démons s'étaient rassemblés pour voir quelle serait l'issue de cette malédiction.

Aujourd'hui, la malédiction était rompue. Luce et Daniel étaient libres.

Et Cam sacrément jaloux.

Il balaya le cimetière du regard. Il n'aurait jamais cru ressentir de la nostalgie face à ce dépotoir, mais il lui rappelait les moments palpitants qu'ils avaient vécus jadis à Sword & Cross. À l'époque, l'étincelle de Lucinda brillait intensément, laissant les anges dans l'incertitude, eux qui croyaient savoir ce qui les attendait.

Durant six millénaires, à l'approche des dix-sept ans de Luce, ils avaient en effet mis en scène une variante du même spectacle : les démons – Cam, Roland et Molly – tentaient de la faire basculer dans le camp de Lucifer, tandis que les anges – Arriane, Gabbe et parfois Annabelle – travaillaient à la faire revenir au sein du Paradis. Aucun des deux camps n'était jamais parvenu à la convaincre.

Car lorsque Luce rencontrait Daniel – et elle le rencontrait inmanquablement –, rien d'autre ne comptait que leur amour. Chaque fois, ils s'éprenaient l'un de l'autre, et chaque fois, Luce mourait dans un brasier ardent.

Et puis, une nuit, à Sword & Cross, le miracle s'était produit : Daniel avait embrassé Lucinda, et la jeune fille avait

survécu. Tous l'avaient compris : Luce allait enfin être autorisée à faire son choix.

Quelques semaines plus tard, les anges avaient volé vers Troie, le site de leur chute originelle ; là, Lucinda avait décidé de sa destinée. Elle et Daniel avaient une nouvelle fois refusé de prendre parti. Ce ne serait ni le Paradis ni l'Enfer. Ils s'étaient choisis l'un l'autre, abandonnant leur destin d'immortels pour vivre ensemble une vie de mortels.

Désormais, Luce et Daniel étaient loin, mais ils demeuraient dans l'esprit de Cam. Leur amour triomphant le faisait rêver à un possible qu'il n'osait formuler.

Il fredonnait encore cette chanson. Même après tout ce temps, il s'en souvenait...

Il ferma les yeux et revit celle qui la chantait, appuyée contre un arbre, ses cheveux roux tressés en une natte souple dans son dos, ses longs doigts caressant les cordes d'une lyre.

Il s'était interdit de penser à elle pendant des milliers d'années. Pourquoi maintenant ?

– Cette bombe est foutue, fit une voix familière. Tu peux m'en lancer une autre ?

Cam fit volte-face. Personne.

À travers un vitrail brisé, il remarqua alors un léger mouvement. Il s'avança sur le rebord de la corniche pour observer l'intérieur de la chapelle, celle-là même qui servait de bureau à Sophia Bliss du temps où elle était bibliothécaire à Sword & Cross.

Il y vit Arriane agiter une bombe de peinture. Ses ailes iridescentes accompagnaient le mouvement saccadé de son bras. Elle s'éleva du sol et pointa l'embout vers le mur.

Sa fresque représentait une jeune fille au milieu d'une forêt d'un bleu lumineux. Vêtue d'une robe noire à volants, elle levait les yeux vers un garçon blond qui lui tendait une pivoine blanche. *Luce et Daniel pour toujours*, écrivit Arriane en lettres gothiques argentées sur la partie évasée de la robe.

Derrière elle, un démon à la peau brune, coiffé de dreadlocks, allumait un cierge dans un chandelier en verre qui éclaira Santa Muerte, la déesse de la Mort. Roland dressait un autel à l'endroit où Sophia avait assassiné Penn, l'amie de Luce.

Les anges déchus ne pouvaient d'ordinaire pénétrer dans les sanctuaires de Dieu, car dès qu'ils en franchissaient le seuil, le lieu s'embrasait, brûlant tous les mortels qui s'y trouvaient. Mais cette chapelle avait été désanctifiée quand Mlle Sophia y avait aménagé son bureau.

Cam déploya ses ailes, plongea en avant et atterrit aux côtés d'Arriane.

– Cam !

Roland étreignit son ami.

– Doucement, dit ce dernier, sans toutefois s'écarter.

Roland inclina la tête.

– Toi, ici ! Quelle coïncidence !

– Vraiment ?

– Pas si tu aimes les *carnitas*, intervint Arriane, en lançant à Cam un petit paquet enveloppé de papier d'aluminium. Tu te souviens du camion à tacos, à Lovington ? Je rêvais de ces *carnitas* depuis que nous avons quitté ces marécages.

Elle ouvrit son propre paquet et dévora le taco en deux bouchées.

– Mmm... délicieux.

Cam s'appuya contre un pilier de marbre et haussa les épaules.

– J'ai oublié ma Les Paul dans le dortoir.

– Tout ce chemin pour une guitare ? s'étonna Roland, avant d'ajouter en hochant la tête : Je suppose que nous cherchons tous un moyen de combler le vide de nos journées interminables, maintenant que Luce et Daniel sont partis.

Cam avait toujours détesté la force qui, tous les dix-sept ans, attirait irrésistiblement les anges déchus vers les amoureux maudits. Pour eux, il avait quitté les champs de bataille et les couronnements. Délaisse les bras de filles exquises. Et même déserté un plateau de tournage. Il avait tout abandonné pour Luce et Daniel.

À présent que l'appel impérieux de ces rendez-vous s'était tu, il les regrettait. Le vide de son éternité s'étendait devant lui. Qu'allait-il en faire ?

– Est-ce que ce qui s'est passé à Troie t'a donné... je ne sais pas...

Roland ne termina pas sa phrase. Arriane s'empara du taco auquel Cam n'avait pas touché, le dévora, et conclut à sa place :

– De l'espoir ? Si, après ces milliers d'années, Luce et Daniel peuvent tenir tête au Trône et être heureux, pourquoi *nous* ne le pourrions-nous pas ?

Cam leva la tête vers le vitrail brisé.

– Je ne suis peut-être pas le genre de type à qui ça peut arriver.

– Nous gardons en nous-mêmes des traces de nos voyages, objecta Roland. Nous tirons des leçons de nos erreurs. Qui a le droit de dire que nous ne méritons pas le bonheur ?

– Non mais écoutez-nous ! railla Arriane en effleurant les cicatrices sur sa nuque. Qu'est-ce que trois oiseaux de proie blasés connaissent de l'amour ?

Son regard passa de Cam à Roland.

– J'ai pas raison ?

– Luce et Daniel n'ont pas l'exclusivité de l'amour ! s'indigna Roland. Nous y avons tous déjà goûté. Ça nous arrivera peut-être encore.

Son optimiste toucha chez Cam une corde sensible, mais dissonante.

– Certainement pas à moi, affirma-t-il.

Arriane soupira. Elle se cambra pour étendre ses ailes et s'éleva à cinquante centimètres du sol. Le bruissement de ses plumes emplit l'église vide. Avec une bombe de peinture blanche, elle ajouta, en quelques traits adroits, les contours subtils de deux ailes au-dessus des épaules de Lucinda.

Avant la Chute, les ailes des anges étaient constituées de lumière céleste, toutes parfaites et identiques. Au fil du temps, elles étaient devenues l'expression de leur personnalité, de leurs erreurs, de leurs impulsions. Les anges déchus ayant fait alliance avec Lucifer se distinguaient à leurs ailes dorées. Ceux qui étaient retournés au sein du Paradis portaient dans leurs fibres la trace argentée du Trône.

Les ailes de Lucinda étaient particulières, d'une blancheur absolue, éblouissante. Immaculées. Vierges des choix

qu’avaient faits les autres. À part elle, le seul ange déchu à avoir conservé ses ailes blanches était Daniel.

Arriane fit une boulette du second papier d’aluminium.

– Parfois, les gars, je m’interroge... Si vous pouviez revenir en arrière et retrouver l’amour, le feriez-vous vraiment ou vous acharneriez-vous à tout bousiller ?

– À quoi bon se poser la question ? riposta Cam. Rosaline est morte.

Roland tressaillit à la mention de son amour perdu.

– Et Tess ne te pardonnera jamais, poursuivit Cam en s’adressant à Arriane. Quant à Lilith...

Voilà. Il avait prononcé son nom.

Lilith était la seule fille que Cam ait jamais aimée. Il lui avait demandé de l’épouser.

En pure perte.

Il entendait encore sa chanson, qui palpitait dans son âme, l’aveuglant de regrets.

– Tu chantonnes ? (Arriane plissa les yeux pour l’observer.) Depuis quand tu chantonnes, toi ?

– Tu as eu de ses nouvelles ? s’enquit Roland.

Lilith était morte, elle aussi. Même si Cam ignorait comment elle avait vécu son existence terrestre après leur séparation, il savait qu’elle avait quitté ce monde et qu’elle était montée au Paradis depuis longtemps. Si Cam avait été différent, imaginer Lilith enveloppée de joie et de lumière aurait pu lui apporter la paix. Mais le Paradis était si douloureusement lointain qu’il préférerait ne plus du tout penser à elle.

– Après tout, tu es libre de tes choix, dit Roland, comme s’il lisait dans ses pensées.

– J’ai toujours fait ce que je voulais, répondit Cam.

Ses ailes pulsaient en silence dans son dos.

– En effet, c’est bien ce qui te caractérise, constata Roland en regardant les étoiles à travers le plafond effondré.

– Quoi ? grogna Cam.

– Admettons que je n’ai rien dit, fit Roland avec un petit rire.

– Excusez-moi les gars, s’interposa Arriane, mais en général, Cam, c’est à ce moment-là que tu nous gratifies d’un départ théâtral en direction de cette poche dans les nuages, là-haut.

Elle désigna un cordon de brouillard qui pendait de la ceinture d’Orion.

– Cam ! s’exclama Roland, soudain inquiet. Tes ailes !

À la pointe de son aile gauche venait d’apparaître un minuscule filament blanc.

Arriane demeura bouche bée.

– Qu’est-ce que ça signifie ?

Ce simple fil blanc dans un champ d’or obligea Cam à se souvenir du jour où ses plumes avaient changé de couleur, passant du blanc au doré. Lui qui avait depuis des millénaires accepté sa destinée de démon imagina pour la première fois qu’il pouvait en changer.

Grâce à Luce et à Daniel, il avait eu un nouveau départ. Et un seul regret.

– Il faut que j’y aille.

Il déploya ses ailes. Une lueur mordorée, éblouissante, inonda la chapelle. Roland et Arriane s’écartèrent d’un bond.

Le chandelier de verre se renversa et se brisa, sa petite flamme mourant sur le dallage glacé.

Cam monta en flèche vers le ciel, trouant la nuit, et vola vers les ténèbres qui l'attendaient depuis qu'il avait fui l'amour de Lilith.

I
TERRE BRÛLÉE
LILITH



Lilith s'éveilla en toussant.

C'était la saison des incendies – c'était toujours la saison des incendies – et elle étouffait, les poumons encombrés de fumée et de cendre venues des collines en feu.

Sur la table de chevet, les aiguilles lumineuses du réveil indiquaient minuit, mais derrière les fins rideaux blancs apparaissait déjà la grisaille de l'aube. Encore une panne de courant. Lilith pensa au test de biologie qui l'attendait en dernière heure de cours et se souvint que, la veille, elle avait rapporté par erreur son livre d'histoire. Qui avait eu

la mauvaise idée de leur coller deux manuels de la même couleur? Elle serait obligée d'improviser, en priant pour obtenir un C.

Elle se glissa hors du lit et marcha sur quelque chose de tiède et de mou. Elle souleva son pied, assaillie par une odeur écœurante.

– Alastor!

Une bestiole jaune entra dans la chambre en trotinant, pensant qu'on l'appelait pour jouer. La mère de Lilith disait qu'Alastor était un génie, à cause des tours que Bruce, son petit frère, lui avait appris, mais le chien, à quatre ans, refusait d'apprendre le seul tour qui comptait : être propre.

– Alastor! T'es vraiment mal élevé!

Lilith sautilla sur un pied jusqu'à la salle de bains et tourna le robinet de la douche.

Rien.

Pas d'eau jusqu'à 15 heures disait le mot scotché sur le miroir au-dessus du lavabo. Des racines s'étaient insinuées dans les canalisations. Sa mère était censée payer le plombier qui interviendrait en fin d'après-midi. Elle attendait pour cela le salaire de l'un de ses nombreux petits boulots.

Lilith chercha à tâtons le papier toilette, espérant au moins se nettoyer la plante du pied. Elle ne trouva qu'un tube de carton vide. Encore un mardi ordinaire. Les détails variaient, mais chaque jour de la vie de Lilith était presque toujours aussi moche.

Elle arracha la feuille du miroir et s'en servit pour essuyer son pied, puis enfila un jean et un T-shirt noir, sans s'attarder

sur son reflet dans la glace. Elle essayait de se souvenir de ce qu'avait bien pu dire le prof de biologie à propos du test.

Quand elle entra dans la cuisine, Bruce secouait un paquet de céréales pour en faire tomber les derniers pétales dans sa bouche. Lilith savait que ces pétales rassis étaient la seule nourriture restant dans la maison.

– On a plus de lait, constata Bruce.

– Et des céréales ?

– Non plus. Il n'y a plus rien.

À onze ans, Bruce était presque aussi grand que sa sœur, mais beaucoup plus frêle. Il était malade. Il avait toujours été malade. Né prématuré, avec un cœur qui « n'arrivait pas à suivre son âme », comme aimait à le dire leur mère. Il avait des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites et une peau bleuâtre, parce que ses poumons, qui n'emmagasinaient jamais assez d'air, sifflaient au moindre effort, obstrués par la fumée des collines en feu. Bruce restait plus souvent alité à la maison qu'assis sur les bancs de l'école.

Lilith avait beau se dire que son frère avait davantage besoin qu'elle de prendre un petit déjeuner, les gargouillis de son estomac lui rappelèrent qu'elle aussi avait faim. Nourriture, eau, produits d'hygiène de première nécessité, tout se faisait rare dans le taudis délabré qu'ils appelaient leur maison.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre poussiéreuse de la cuisine et vit le bus scolaire quitter l'arrêt. Elle poussa un juron, empoigna son étui de guitare et son sac à dos, sans oublier de vérifier qu'il contenait son petit carnet à la couverture noire.

– À plus, Bruce ! cria-t-elle.

Elle piqua un sprint et traversa la rue sans regarder – exactement ce qu’elle disait à Bruce de ne pas faire –, déclenchant un concert de klaxons et de crissements de pneus. Malgré la malchance qui la poursuivait, mourir ne lui faisait pas peur. La mort la libérerait de cette vie de hamster paniqué tournant sans fin dans sa roue ; et Lilith savait qu’elle n’était pas malchanceuse au point de mourir. L’univers, Dieu, ou *autre chose* tenaient à la garder en vie, et misérable.

Le bus jaune était déjà loin. Elle se mit en route, l’étui de guitare bringuebalant dans son dos. Plus de quatre kilomètres la séparaient du lycée. Elle hâta le pas, longea le centre commercial, le magasin Tout à un dollar et le drive-in chinois qui n’arrêtait pas de changer de propriétaire. Une fois dépassés les logements délabrés de son quartier, surnommé « la Zone » par les habitants de la ville, les trottoirs inégaux devenaient plus lisses et les chaussées défoncées cédaient la place à un bitume luisant. Les gens qui récupéraient leur journal devant leur porte portaient des complets-veston ou des tailleurs, pas les peignoirs de bain miteux dont s’affublaient ses voisins. Une femme bien coiffée, qui promenait son danois, lui fit un bonjour de la main, mais Lilith n’avait pas de temps à consacrer aux civilités. Elle s’engouffra dans le tunnel pour piétons qui passait sous la route.

Le lycée privé de Trumbull était situé à l’angle de High Meadow Road et de Highway 2 – un itinéraire toujours associé dans son esprit aux trajets angoissants vers les urgences de l’hôpital, chaque fois que Bruce étouffait. Pendant que sa mère conduisait le minivan violet à tombeau ouvert, Lilith écoutait le souffle sibilant de son frère contre son épaule et

regardait défilier par la vitre les panneaux routiers indiquant les distances la séparant des autres villes. Même si elle ne connaissait pas grand-chose en dehors de Crossroads, Lilith se plaisait à imaginer l’immensité du monde. Un jour, si jamais elle décrochait son diplôme, elle s’échapperait vers un ailleurs moins sinistre.

La dernière sonnerie du lycée retentit au moment où elle émergeait du tunnel, à l’angle du campus. Lilith n’arrêtait pas de tousser, et ses yeux picotaient. La fumée des feux qui consumaient les collines environnantes enveloppait l’établissement, un affreux bâtiment enduit de stuc marron, enlaidi par les affiches placardées sur les murs, appelant les élèves à assister au match de basket-ball du lendemain ou à l’Expo-sciences, après les cours. La plupart étaient cependant des agrandissements de photos d’un prénommé Dean, qui tentait de gagner des voix pour l’élection du roi du bal de fin d’année.

Le proviseur Tarkenton se tenait à l’entrée principale. Il mesurait un petit mètre cinquante et portait un costume en tergal bordeaux.

– Encore en retard, mademoiselle Foscor, dit-il en l’examinant avec désapprobation. N’ai-je pas déjà vu votre nom hier sur la liste des retenues ?

– Ce qu’il y a de rigolo avec les heures de colle, riposta Lilith, c’est que j’en apprends plus en fixant le mur que pendant les cours.

– Filez à l’appel, ordonna Tarkenton en avançant d’un pas. Et tâchez de ne pas créer d’ennuis à votre mère aujourd’hui en classe.

Lilith déglutit.

– Ma mère est là ?

Cette dernière effectuait des heures de surveillance à Trumbull quelques jours par mois, ce qui permettait à Lilith d’être dispensée des frais de scolarité. Sans cela, sa mère n’aurait pas eu les moyens de l’envoyer dans un lycée privé. Lilith ne savait jamais si elle allait tomber sur elle dans la file d’attente du réfectoire ou dans les toilettes, en train d’arranger son rouge à lèvres. Elle ne prévenait jamais sa fille de sa présence sur le campus, pas plus qu’elle ne lui proposait de l’y conduire en voiture.

Ce genre de rencontre était donc toujours une mauvaise surprise, mais jusque-là, Lilith n’était jamais entrée dans une salle où sa mère assurait un remplacement. Sa chance avait tourné, semblait-il. De mauvaise humeur, elle pénétra à l’intérieur du lycée, se demandant dans quel cour elle ferait son apparition.

Mme Richards, la professeure principale, venait tout juste de terminer l’appel en salle d’accueil et griffonnait furieusement sur le tableau, enjoignant les élèves à participer à sa campagne, perdue d’avance, en faveur du recyclage des déchets sur le campus. En voyant Lilith, elle secoua la tête, sans un mot, lasse de la voir toujours arriver en retard.

La jeune fille se glissa sur sa chaise, posa l’étui de guitare à ses pieds et sortit le livre de biologie qu’elle venait de récupérer dans son casier. Il lui restait dix précieuses minutes pour réviser le test à venir.

– Madame Richards ? fit sa voisine, Chloé King, en jetant à Lilith un regard torve. Ça sent pas bon, tout d’un coup.

Lilith leva les yeux au ciel. Chloé King était son ennemie jurée depuis l'école primaire, sans qu'elle se souvienne vraiment pourquoi. Pourtant Lilith ne représentait pas une menace pour la belle et riche adolescente. Mannequin pour le magasin Appareil de Crossroads, Chloé était aussi la chanteuse d'un groupe pop nommé les Perceived Sights, sans parler des innombrables clubs extrascolaires dont elle était la présidente.

Au bout de dix ans à subir sa méchanceté, Lilith était pour ainsi dire habituée à cette constante averse de piques. Les bons jours, elle les ignorait. Ce matin-là, elle se concentra sur les génomes et autres termes compliqués de son livre de bio, en essayant de faire abstraction de Chloé.

Mais d'autres élèves se pinçaient le nez. Le garçon assis devant elle fit même semblant de vomir.

Chloé pivota sur sa chaise.

– C'est ton nouveau parfum ou tu viens de salir ta culotte ?

La crotte d'Alastor au pied de son lit ! Et pas d'eau pour prendre une douche ! Lilith se sentit rougir. Elle ramassa ses affaires, quitta la salle en courant, ignorant les avertissements de Mme Richards à propos de son autorisation de sortie, et fonça vers les toilettes les plus proches.

Une fois à l'intérieur, elle s'appuya contre la porte laquée de rouge et ferma les yeux. Si seulement elle pouvait se cacher là toute la journée ! Mais dès que la cloche aurait sonné, l'endroit serait envahi d'élèves. Elle s'approcha du lavabo, ouvrit le robinet d'eau chaude, ôta sa chaussure, posa le pied offensant dans la vasque et poussa à plusieurs reprises sur le distributeur de savon rose bon marché. Elle leva les

yeux, s'attendant à apercevoir son reflet dans la glace. À la place, elle découvrit un poster collé sur le miroir. *Votez pour King, la future reine du bal* clamait-il, sous un portrait d'une Chloé King au sourire éclatant.

Le bal de promo avait lieu quinze jours plus tard. La frénésie s'était déjà emparée des élèves et des centaines d'affichettes tapissaient les halls de l'établissement. Les filles, avant d'entrer en cours, comparaient sur leurs téléphones portables les photos du petit bouquet qu'elles porteraient au poignet. Les garçons plaisantaient sur ce qui se passait en général après le bal. Tout ce cirque écœurait Lilith. Même si elle avait pu s'offrir une robe, et même si elle s'était trouvé un cavalier, il était hors de question qu'elle mette les pieds au lycée en dehors des heures de cours.

Elle arracha l'affichette et s'en servit pour nettoyer l'intérieur de sa chaussure. Puis elle la jeta dans le lavabo et laissa l'eau couler jusqu'à ce que le visage de son ennemie ne fût plus que de la pulpe de papier détrempé.

Elle arriva en retard en cours de poésie. M. Davidson, occupé à copier au tableau le sonnet n° 20 de Shakespeare, ne le remarqua pas.

Lilith s'assit avec prudence, épiant les autres élèves, s'attendant à ce que certains se pincent le nez ou fassent mine de vomir mais, heureusement, ils ne virent cette fois en elle qu'un moyen de se faire passer des petits mots. Comme d'habitude, sa voisine de gauche, Paige, la grande blonde sportive, lui donna un coup de coude, puis glissa un papier plié sur la table. La destinataire n'était pas mentionnée,

mais Lilith savait qu'il s'agissait de Kimi Grace, la fille très cool, moitié coréenne, moitié mexicaine, assise à sa droite. Elle servait régulièrement d'intermédiaire à ces deux-là, et connaissait plus ou moins leur plan pour le bal – ou plutôt le fameux après-bal : une limousine de malade, extra-longue, qu'elles prévoyaient de louer en mettant en commun leur argent de poche. Lilith n'avait jamais d'argent de poche. Sa mère gardait le liquide pour payer les frais médicaux de Bruce.

– N'est-ce pas, Lilith ?

La voix du prof la fit tressaillir. Vite, elle cacha le papier sous sa table.

– Vous pouvez répéter, monsieur ?

Elle ne tenait pas à irriter M. Davidson. Ce cours de poésie était le seul où elle obtenait de bonnes notes, et M. Davidson était l'unique prof de Trumbull qui paraissait aimer son métier. Il appréciait même certaines des paroles des chansons que Lilith lui avait rendues en guise de devoir. Elle avait gardé la copie sur laquelle il avait annoté *Waouh!* – au bas d'une chanson intitulée « Exile ».

– Je disais, j'espère que vous vous êtes inscrite au prochain Micro ouvert.

– Ouais, bien sûr, marmonna-t-elle.

Elle ne s'était pas inscrite et n'en avait pas l'intention. Elle ignorait même quand il aurait lieu.

Davidson sourit, heureux et surpris.

– Eh bien, nous avons tous hâte d'entendre ça ! dit-il en s'adressant au reste de la classe.

Dès qu'il se tourna vers le tableau, Kimi Grace poussa Lilith du coude. En croisant son regard pétillant, celle-ci se demanda si Kimi voulait lui parler du Micro ouvert, si l'idée de lire de la poésie en public ne la rendait pas nerveuse, elle aussi. Mais tout ce que Kimi voulait, c'était le petit mot que Lilith tenait à la main.

Lilith soupira et le lui donna.

Elle tenta d'échapper au cours d'éducation physique afin de pouvoir réviser sa bio, mais bien sûr le prof la repéra. Elle dut enfiler sa tenue de gymnastique et faire des tours de piste, en gardant ses rangers aux pieds. Le lycée ne fournissait pas les chaussures de sport et sa mère n'avait pas les moyens de lui en acheter, si bien que le bruit de ses semelles, pendant qu'elle courait autour des élèves qui jouaient au volley-ball, était assourdissant.

Tous la regardaient. Aucun n'osait dire tout haut « Visez un peu cette tarée », mais elle savait qu'ils le pensaient.

Lorsque arriva l'heure du test de biologie, elle était claquée et démoralisée. C'est là qu'elle vit sa mère, vêtue de sa jupe vert tilleul, les cheveux relevés en chignon serré, qui distribuait les copies.

– Manquait plus que ça, bougonna Lilith.

– Chuuuut ! lui lancèrent quelques élèves.

Janet Foscor était une grande femme à la peau mate, aux traits anguleux. Lilith avait le teint clair et des cheveux d'un roux aussi flamboyant que le feu dans les collines. Un nez plus petit que celui de sa mère, des pommettes, des yeux et une bouche plus larges.

Sa mère sourit.

– Auriez-vous l’obligeance de vous asseoir ?

Comme si elle ne connaissait pas le prénom de sa fille.

Mais la fille connaissait le prénom de sa mère.

– Bien sûr, Janet, dit-elle en se laissant tomber sur une chaise dans la rangée la plus proche de la porte.

Sa mère lui jeta un regard coléreux, puis sourit à nouveau et détourna les yeux.

*Le vrai secret : domptez-les par trop de bonté*¹, était l’une des citations favorites de Janet Foscor, du moins en public. À la maison, elle se montrait nettement moins aimable. Tout ce qu’elle détestait de sa vie, elle en tenait sa fille pour responsable, parce qu’elle avait accouché de Lilith à dix-neuf ans, quand elle était belle et croyait avoir tout l’avenir devant elle. À la naissance de Bruce, remise du traumatisme de sa première grossesse, elle avait enfin pu être une vraie mère. Le fait que leur père ait disparu de la circulation – personne ne savait ce qu’il était devenu – lui avait donné toutes les raisons de vivre pour son fils.

La première page du test de biologie consistait en une grille où les élèves devaient cocher les gènes dominants et les gènes récessifs. La fille assise à ses côtés remplissait ses cases à vue d’œil. Lilith s’aperçut qu’elle avait oublié tout ce qu’elle avait appris au cours de l’année. Elle fut prise de picotements dans la gorge et sentit la sueur couler sur sa nuque.

La porte qui donnait sur le couloir était ouverte. Il devait faire plus frais dehors. Avant même de s’en rendre compte, elle était debout, son sac à dos dans une main, l’étui à guitare dans l’autre.

1. Allusion à *La Mégère apprivoisée*, de Shakespeare, acte IV, scène 1.

– Quitter la salle sans autorisation est passible d’une colle ! l’interpella Janet. Posez cette guitare et revenez immédiatement !

Son expérience de l’autorité avait appris à Lilith deux choses : écouter ce qu’on lui ordonnait – et faire l’exact contraire.

Elle traversa le hall en courant jusqu’à la sortie.

Dehors, l’air était brûlant et le ciel blanc de cendres qui tombaient en voletant sur les cheveux de Lilith et sur le gazon desséché. Le moyen le plus discret de quitter l’enceinte scolaire était d’emprunter l’une des issues, au-delà du réfectoire, qui menaient à une petite aire gravillonnée où les élèves venaient déjeuner aux beaux jours. L’endroit était « sécurisé » par une clôture grillagée, assez facile à franchir.

Une fois de l’autre côté, elle s’immobilisa. Quelle idée stupide de quitter une salle d’examen surveillée par sa propre mère ! Pas moyen d’échapper à la punition. Mais c’était trop tard maintenant.

Si elle ne se décidait pas très vite, elle finirait par rentrer dans le taudis lépreux qui lui servait de toit. Non merci. Elle leva les yeux, regarda les voitures qui filaient sur la route, puis traversa le parking à l’ouest du campus, en direction d’un épais massif de caroubiers. Elle s’aventura ensuite vers la lisière ombragée de Rattlesnake Creek.

Une fois au bord du ruisseau, elle se courba pour se faufiler entre deux grosses branches et exhala un long soupir. Un sanctuaire. Enfin, presque. Ce qui pouvait passer pour de la nature sauvage, dans la petite ville de Crossroads.

Elle déposa sa guitare à sa place habituelle, dans le creux d'un arbre, s'assit, mit ses pieds sur un tas de feuilles roussies et se détendit en écoutant le bruit du ruisseau qui coulait dans son lit de ciment.

Elle avait vu dans les manuels scolaires des photos de « beaux » endroits – les chutes du Niagara, l'Everest, des cascades à Hawaï –, mais elle leur préférait Rattlesnake Creek, car elle était bien la seule à trouver « beau » ce bosquet d'arbres rabougris.

Elle sortit la guitare de son étui. Une Martin 000-45 d'un orange foncé, avec une fissure oblique qui zébrait le bas de la caisse. Elle l'avait trouvée dans la rue, abandonnée. Lilith n'avait pas les moyens de se montrer difficile et considérait que ce petit défaut donnait à l'instrument une résonance plus riche.

Elle pinça les cordes et, dès que les premiers accords emplirent l'air, une main invisible vint apaiser ses tensions. Quand elle jouait, elle se sentait entourée d'amis qu'elle n'avait pas.

Qu'est-ce que cela ferait de rencontrer quelqu'un qui partagerait ses goûts musicaux, quelqu'un qui ne penserait pas, comme le lui avait déclaré un jour une pom-pom girl, que les Four Horsemen, son groupe préféré, « hurlaient comme des chiens battus ». Lilith rêvait de les voir en concert, mais comment imaginer qu'un groupe aussi connu puisse venir jouer à Crossroads ? Et même s'ils venaient, jamais elle ne pourrait s'offrir le billet d'entrée. Sa famille avait déjà à peine assez d'argent pour acheter à manger.

Elle n'avait pas eu conscience du moment où elle s'était mise à chanter. Le texte n'était pas encore tout à fait au point – simplement des paroles mélancoliques se mêlant aux accords de guitare –, mais à peine avait-elle reposé son instrument qu'elle entendit applaudir derrière elle.

– Wouah !

Lilith se retourna et découvrit un garçon aux cheveux d'ébène, appuyé contre un tronc d'arbre. Il portait une veste en cuir, et son jean noir disparaissait dans des rangers usés.

– Hé, salut !

Elle ne répondit pas. Pourquoi ce parfait inconnu lui adressait-il la parole ?

Il étudia intensément son visage.

– Tu es toujours aussi belle, murmura-t-il.

– Et toi... t'es chelou, répliqua-t-elle.

– Tu ne me reconnais pas ?

Il paraissait déçu.

Lilith haussa les épaules.

– Je regarde pas *L'Homme le plus recherché d'Amérique*.

Le garçon baissa la tête, se mit à rire puis désigna la guitare du menton.

– Tu n'as pas peur que ça s'aggrave ?

– Quoi ? Ma chanson ? s'exclama-t-elle, perplexe.

– Ta chanson était une révélation, dit-il en s'écartant de l'arbre pour s'avancer vers elle. Non, je parlais de la fissure, sur le bas de la caisse.

Il se mouvait avec confiance et décontraction, comme s'il était très à l'aise, lui. Il s'arrêta juste devant elle et fit glisser la bandoulière du sac de toile qu'il portait à l'épaule.

Elle atterrit sur la botte de Lilith, à croire qu'il l'avait fait exprès, pour la toucher. Elle la repoussa d'un coup de pied.

– J'en prends soin, dit-elle en serrant la guitare contre sa poitrine. Jusqu'à présent, le rapport guitare/fissure est bon. Si la fissure s'agrandit, en revanche, on peut s'attendre au pire.

– On dirait que tu as pensé à tout...

Il la dévisagea si longtemps qu'elle commença à se sentir mal à l'aise. Ses yeux étaient d'un vert... fascinant. Manifestement, il n'était pas du coin. Avait-elle d'ailleurs jamais rencontré quelqu'un qui ne fût pas de Crossroads?

Il l'intriguait. Il était beau, trop beau pour être réel. Sur-le-champ, elle le détesta.

– C'est mon endroit, ici. Trouve-t'en un autre.

Mais au lieu de s'en aller, il s'assit à ses côtés. Tout près. Comme s'ils étaient amis. Ou plus que des amis.

– Ça t'arrive de jouer avec d'autres musiciens?

Il inclina la tête et Lilith entra aperçut un tatouage étoilé à la base de son cou. Elle se rendit compte qu'elle retenait son souffle.

– Comment ça? Tu veux dire, dans un groupe?

Elle secoua la tête.

– Non. Et puis, c'est pas tes oignons.

Ce type envahissait son territoire, lui gâchait le seul moment où elle pouvait être tranquille. Elle voulait qu'il parte.

– The Devil's Business, ça te plaît? reprit-il.

– Quoi?

– Comme nom de groupe.

L'instinct de Lilith lui disait de se lever et de s'en aller, mais jamais personne ne lui parlait de musique.

– Quel genre de groupe ?

Il ramassa une feuille de caroubier et l'étudia en tournant la tige entre ses doigts.

– À toi de me le dire. C'est ton groupe.

– J'en ai pas.

Il haussa un sourcil.

– Dans ce cas, il serait peut-être temps d'en monter un.

Jamais Lilith n'aurait osé imaginer ce que ce serait de jouer dans un vrai groupe. Elle s'écarta, pour laisser davantage d'espace entre eux.

– Je m'appelle Cam.

– Moi, c'est Lilith.

Pourquoi le simple fait de donner son nom à ce garçon lui paraissait aussi... énorme ? Elle lui en voulait d'être là. Elle était furieuse qu'il ait écouté sa chanson. Sa musique, elle ne la partageait avec personne.

– J'aime ce prénom. Il te va bien.

Bon, il était grand temps de partir. Elle ignorait ce qu'il lui voulait, mais sûrement pas du bien. Elle prit sa guitare et se leva.

Il tenta de la retenir.

– Où vas-tu ?

– Mais pourquoi tu me parles, d'abord ?

Décidément, ce type la mettait en rage. Pourquoi faisait-il intrusion dans son intimité ? Il se prenait pour qui ?

– Tu me connais pas. Fous-moi la paix.

En général, le franc-parler de Lilith déstabilisait les gens. Pas lui. Il se mit à rire sous cape.

– Je te parle, parce que j’ai adoré ta chanson et que tu es la personne la plus intéressante que j’ai rencontrée depuis des siècles.

– Alors ta vie doit être super ennuyeuse.

Lilith s’éloigna, en s’obligeant à ne pas regarder en arrière. Il ne lui demanda pas où elle allait et ne parut pas surpris qu’elle le quitte au beau milieu de la conversation.

– Hé!

– Hé quoi? dit-elle sans se retourner.

C’était le genre de type à briser le cœur des filles assez stupides pour se laisser faire.

– Je joue de la guitare, moi aussi, lança-t-il, tandis qu’elle s’enfonçait dans le bosquet. On a juste besoin d’un batteur.